

Ces petits riens

Philip Wickham

Numéro 112 (3), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (2004). Compte rendu de [Ces petits riens]. *Jeu*, (112), 14–17.

Ces petits riens

Tâchons de faire abstraction des commentaires recueillis au hasard au sujet de l'œuvre d'Evelyne de la Chenelière, et qui se formuleraient ainsi : est-ce vraiment du théâtre ? Il n'y a pas de véritable drame, l'histoire autant que les dialogues tiennent à un fil trop mince. On sort de ces spectacles le cœur léger, alors que le théâtre, le « vrai », devrait nous faire vivre des émotions fortes, nous faire réfléchir, poser un regard critique sur le monde... Arrêtons-nous donc sur une impression dégagée des préjugés et des attentes habituels. L'exercice n'est certes pas aisé, surtout quand on se dit que cette production devait être une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard, remplacé dans les circonstances que l'on connaît par un de ses collaborateurs de longue date, Jacques L'Heureux. Que reste-t-il ? Rien de si simple finalement, en tout cas,

rien de facile quand on creuse un peu. Par leur perplexité, les étudiants qui m'accompagnaient le soir où j'ai assisté au spectacle me l'ont fait comprendre d'autant plus.

Aphrodite en 04

TEXTE D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE. CONCEPTION :

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE ET JEAN-PIERRE RONFARD.

MISE EN SCÈNE : JACQUES L'HEUREUX ; ASSISTANCE

À LA MISE EN SCÈNE, RÉGIE ET LUMIÈRES : GUILLAUME

CYR. AVEC DELPHINE ARNAUD, MARCELO ARROYO,

ÉMILIE BIBEAU, JOCELYN CARON, FRANCIS DUCHARME,

MARIE-CHRISTINE LAVALLÉE, PATRICIA UBEDA ET

ERWIN WECHÉ. PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE

EXPÉRIMENTAL, PRÉSENTÉE DU 6 AU 31 JANVIER 2004.

Rappelons que, dans la mythologie grecque, Aphrodite est la déesse de l'amour et de la fécondité. Or, à la base, Max, le personnage principal de la pièce, souffre d'un mal étrange : les personnes qu'il rencontre, il les entend penser comme si elles lui transmettaient à voix haute leurs murmures intérieurs les plus intimes. La

première personne que Max « entend » et aborde dans un autobus lit dans sa tête un livre dont le contenu nous éclaire sur l'anomalie psychique qui touche le jeune homme. On pourrait la définir comme une compassion exacerbée pour autrui, une sympathie si aiguisée qu'elle lui fait ravalier complètement son amour-propre, pour se laisser absorber dans un sentiment d'amour universel qui lui donne envie d'aimer l'humanité tout entière. Il prend conscience de cette déviation progressivement, après s'être confié à son ami André et à son ex Ariane, après avoir cherché une explication auprès d'un Chinois qui n'a jamais été en Chine.

Plus les jours passent et moins il peut échapper à la pensée des autres, à tel point qu'il finit par perdre contact avec lui-même et se fondre dans un grand tout. À la fin, il s'exclame : « J'aimais exister pour moi-même et par moi-même. J'aimais avoir de l'importance à mes yeux. Mais je ne fais pas le poids. Personne, personne ne fait le poids de milliers d'êtres humains¹. » Max s'engloutit dans un sentiment d'amour qui dépasse toutes les frontières, et anéantit le temps et l'espace mêmes. Avec un sarcasme

1. Citation tirée du manuscrit de l'auteure, comme toutes les autres.

qui vient désamorcer l'emphase du monologue de la fin, André affirme que son ami se prend pour Jésus-Christ. Les créateurs de la pièce ont en effet imaginé un antihéros qui a toutes les qualités d'un prophète moderne : il mène une vie banale parsemée de revers et d'échecs, mais son discours, vulgarisé et dessiné par les traits d'un homme ordinaire, rejoint les idées des penseurs humanistes et pacifistes de notre temps. Avant tout, le personnage principal de cette pièce cherche un sens à donner à la vie. Ce sens, nous dit-il, on le trouve dans l'amour que l'on se permet de donner à l'autre. C'est ce qu'il y a de beau dans l'œuvre d'Evelyne de la Chenelière ; elle sait allier banalité et universalité, elle aspire à l'infiniment grand en passant par le tout petit. Elle veut nous faire voir la poésie dans les phénomènes en apparence les plus ordinaires.

Aphrodite en 04 repose sur des bases somme toute assez réalistes. La plupart des scènes ont lieu dans un autobus et partent de situations que beaucoup de personnes ont déjà connues : observer les gens et imaginer ce qui se passe dans leur tête. De ce point de vue, l'univers dramaturgique de l'auteure est tout ce qu'il y a de plus accessible à la majorité des spectateurs (ce qui perturbe sans doute les tenants d'un théâtre expérimental synonyme d'obscur et d'indéchiffrable). Mais la pièce n'est réaliste que dans ses situations, pas dans la facture de la mise en scène. L'autobus n'est pas

Aphrodite en 04 d'Evelyne de la Chenelière, mise en scène par Jacques L'Heureux (NTE, 2004).
Sur la photo : Jocelyn Caron, Marcelo Arroyo et Francis Ducharme.
Photo : Gilbert Duclos.



représenté par un décor, mais en deux dimensions par un dessin fait à la craie sur le plancher du théâtre, ce qui prête à l'ensemble un petit côté amateur, sans doute voulu. Les accessoires sont rares, les objets étant suggérés la plupart du temps par les interprètes. En fait, la pièce repose essentiellement sur le jeu des acteurs qui, avec un geste, une posture, un changement à vue, nous entraînent d'une scène à l'autre, avec des raccourcis parfois très abrupts. La structure de la pièce est loin d'être linéaire : dans une même scène, Max s'entretient avec André en joggant dans un parc, et discute avec Ariane dans un café. Ce procédé devient systématique quand le changement de lieu fictif se fait à chaque réplique. Cette manière en a sans doute déconcerté quelques-uns.

Le NTE a fourni l'occasion à de jeunes interprètes, dont quelques-uns fraîchement sortis des écoles, d'entreprendre cette expérience inusitée. Des acteurs avec plus d'expérience se seraient peut-être donné de plus grands défis en apportant des changements notables d'une représentation à l'autre. Ici, les interprètes ont accepté de se mettre au service de l'écriture d'une auteure dont certains procédés ont sans doute été éprouvés, mais qui se révèlent encore efficaces et pleins d'inventivité.

Evelyne de la Chenelière est friande notamment de monologues intérieurs. Deux personnages sont particulièrement touchants. L'un s'appelle Pauline; Max l'entend se préparer mentalement à un rendez-vous galant et, dans son vieux manteau de femme sans histoire, on ne devinerait jamais qu'elle est animée d'une vie intérieure si intense. Comme Max, elle se préoccupe de sa place dans le monde; son existence n'a de sens que par le regard de l'autre. Si elle est seule dans sa vie, c'est parce qu'elle n'a jamais réussi à établir une relation d'une certaine durée. Elle se demande: « Pourquoi est-ce que je n'ai de précédence avec personne? Je veux de l'antériorité avec quelqu'un, mais la vérité, c'est que personne au monde ne pourrait voir en quoi je déplace mon manteau d'une manière distincte parce que personne ne m'a jamais observée comme on observe bouger une personne qu'on aime. » Pauline est à un autre degré un personnage qui, faute d'amour, s'abîme dans l'anonymat où l'individu est effacé.

Il y a aussi Daniel, un petit garçon surdoué qui tient sa tuque dans la main. Sa maman lui laisse prendre l'autobus mais pas le métro, parce que c'est sous terre. Lui aussi est doté d'un sentiment de compassion exacerbée qui s'arrête même aux objets; il ne peut pas manger une pomme parce que, quand il la croque, il a l'impression de la faire souffrir. « Je ne peux pas faire de ski alpin, dit-il, sans penser que je creuse les plaies d'une montagne, que j'ouvre ses cicatrices. Je marche sur la pointe des pieds pour ne pas trop peser sur le dos de la Terre. C'est dur à vivre. » En fait, les personnages d'Evelyne de la Chenelière sont souvent des marginaux, qui s'écartent de la norme pour révéler une part d'humanité qu'on ne soupçonnerait pas chez des êtres atypiques. Max n'a-t-il pas trouvé un sens à sa vie en s'oubliant lui-même ?

Mais où est l'expérimental dans tout cela ? De toute évidence, Evelyne de la Chenelière ne veut pas accomplir de grande révolution : elle cherche à allumer de petits feux durables. Son regard tendre sur le monde nous invite à rechercher une sérénité qui nous permette de retrouver confiance en l'humanité. Son regard est profondément humaniste et, sans être nouveau, il nous change de la morosité ambiante où on



Aphrodite en 04 d'Evelyne de la Chenelière, mise en scène par Jacques L'Heureux (NTE, 2004). Sur la photo : Marie-Christine Lavallée, Jocelyn Caron, Émilie Bibeau, Patricia Ubeda et Marcelo Arroyo. Photo : Gilbert Duclos.

se laisse trop facilement enliser. Le spectateur d'*Aphrodite en 04* ne vit pas d'expérience bouleversante, mais il se fait dire comme dans une parabole renfermant une grande sagesse : dans la course folle de l'humanité vers l'avant, arrête-toi et regarde bruire la vie. La jouissance des petits riens se révèle si précieuse. J

Expérimental pour qui ?

La saison dernière, Evelyne de la Chenelière présentait successivement *Henri & Margaux* à l'Espace Libre et *Au bout du fil* au Quat'Sous, deux pièces auxquelles elle participait aussi en tant que comédienne. Au même moment, ou presque, le Centaur montait *Strawberries in January*, traduction anglaise de *Des fraises en janvier*, qui en avait séduit plus d'un lors de sa création au Théâtre d'Aujourd'hui en 2002. Le Théâtre Jean-Duceppe reprenait d'ailleurs ce spectacle – même distribution, même mise en scène – en janvier 2004, alors que, quelques mois plus tôt, *Henri & Margaux* se refaisaient eux aussi une scène sur les planches du Nouveau Théâtre Expérimental. La carrière de la jeune dramaturge est un véritable feu roulant de succès. Aussi, de la Chenelière a toujours obtenu de bons commentaires critiques, y compris dans les pages de *Jeu*. Son écriture plaît, c'est indéniable. Toutefois, on était en droit d'être étonnés par le rendez-vous auquel nous conviait *Henri & Margaux* au NTE. Car la pièce, des plus gentilles et jouant sur le ton de la comédie romantique, nous tient loin de l'avant-garde ou de la recherche à laquelle on se serait attendu dans une compagnie qui fait dans l'expérimental. Certes, le texte joue très bien la carte de la superposition de la réalité et de la fiction, et le rapport des acteurs à leur personnage est ambigu – le couple que forment sur la scène Daniel Brière et Evelyne de la Chenelière est à l'image de celui qu'ils forment dans la vraie vie –, mais ça ne suffit pas pour ébranler les conventions théâtrales. On a déjà vu ça ailleurs, il me semble. Il n'y a rien là d'innovateur. En fait, la relation entre les deux protagonistes tient un peu de la conversation sur l'oreiller. C'est le confort. Sensation comparable à celle qu'on éprouve en assistant à *Des fraises en janvier*. Parce qu'elle a tout d'un *happy end* hollywoodien de deux heures, cette dernière a les qualités de ses défauts : à la fois charmante – c'est immanquable, on sort de la salle le sourire aux lèvres et le cœur léger – et agaçante – il semble que tout le monde est trop beau, que tout le monde est trop gentil, que tout s'arrange trop parfaitement.

8 janvier 2004

La dernière création d'Evelyne de la Chenelière au NTE, *Aphrodite en 04*, promettait, contrairement à *Henri & Margaux*, d'être davantage en continuité avec la tradition de la compagnie. Lorsque j'assiste à la pièce, deux soirs après le début des représentations, je me dis qu'en effet ce projet, qui lui avait été proposé par